

Rhétorique de la fatalité et figure de l'héroïsme inversé, vers un discours de l'anti-exode dans *la route du non-retour* de Constantin Writter

Dieudonné TIBIRI^{1*}

Résumé

Cette étude interroge la manière dont *La Route du non-retour* de Constantin Writter déconstruit le mythe postcolonial du départ salvateur à travers une rhétorique de la fatalité. La problématique centrale repose sur la question suivante : comment le roman transforme-t-il le rêve migratoire en drame moral et existentiel, et comment le choix du renoncement devient-il un acte d'héroïsme éthique ? L'analyse poursuit un double objectif : d'une part, examiner les procédés narratifs et symboliques par lesquels Writter inscrit la culpabilité et la lucidité au cœur de la conscience du protagoniste ; d'autre part, montrer que le refus du départ fonde une véritable poétique du renoncement et une critique du discours postcolonial de la fuite. Le roman met ainsi en scène un héros immobile, partagé entre la fidélité filiale et l'appel de l'ailleurs. Ici, l'hésitation devient un espace de résistance morale. En s'appuyant sur la rhétorique du discours moral et existentiel (Barthes, 1953 ; Perelman 1958), la philosophie de l'absurde (Camus, 1942 et Sartre 1943), l'éthique de la responsabilité (Ricœur, 1990) et la critique postcoloniale (Mudimbe, 1988 ; Mbembe, 2000), l'étude révèle comment Writter redéfinit la liberté comme fidélité au lieu et à la mémoire. *La Route du non-retour* s'impose dès lors comme un manifeste du désenchantement migratoire et de la reconstruction éthique du sujet africain.

Mots-clés : discours littéraire, rhétorique de la fatalité, héroïsme inversé, anti-exode, non-retour.

Rhetoric of fatality and the figure of inverted heroism : toward a discourse of anti-exodus in *la route du non-retour* by Constantin Writter

Abstract :

This study examines how *La Route du non-retour* by Constantin Writter deconstructs the postcolonial myth of the salvific departure through a rhetoric of fatality. The central question underlying this research is as follows: how does the novel transform the migratory dream into a moral and existential drama, and how does the choice of renunciation become an act of ethical heroism? The analysis pursues a dual objective:

¹ Littératures, Arts, Espaces et Sociétés (LAES), Université Joseph Ki-Zerbo (UJKZ), Burkina Faso.

*Auteur correspondant : Email : dieudonne.tibiri@ujkz.bf tibiridieudonne@gmail.com;
ORCID ID: 0009-0004-5287-7688

first, to examine the narrative and symbolic devices through which Writter inscribes guilt and lucidity at the core of the protagonist's consciousness; second, to show that the refusal to depart establishes a genuine poetics of renunciation and a critique of the postcolonial discourse of escape. The novel thus stages an immobile hero, torn between filial loyalty and the call of elsewhere. Here, hesitation becomes a space of moral resistance. Drawing on the rhetoric of moral and existential discourse (Barthes, 1953; Perelman, 1958), the philosophy of the absurd (Camus, 1942; Sartre, 1943), the ethics of responsibility (Ricoeur, 1990), and postcolonial critique (Mudimbe, 1988; Mbembe, 2000), the study reveals how Writter redefines freedom as fidelity to place and memory. *La Route du non-retour* thus stands as a manifesto of migratory disenchantment and the ethical reconstruction of the African subject.

Keywords: literary discourse, rhetoric of fatality, inverted heroism, anti-exodus, non-return.

Introduction

La littérature africaine contemporaine s'inscrit dans un champ de tensions entre mémoire, migration et identité postcoloniale (Mateso, 1986 ; Tiaho, 2020). Après les récits de l'exil et du départ triomphal vers l'ailleurs, une nouvelle génération d'écrivains, dont Constantin Writter, explore désormais le désenchantement du départ et la crise du retour. Cette inflexion traduit une mutation du paradigme de l'exode vers un discours de l'anti-exode. Un discours où la mobilité cesse d'incarner la liberté pour devenir la fatalité, la culpabilité et le déracinement. Dans l'œuvre *La Route du non-retour*, Constantin Writter met en scène un jeune homme, déchiré entre la tentation du départ et la fidélité au lieu d'origine. Ce moment suspendu est à la fois intime et symbolique. Il constitue un carrefour existentiel où se joue le destin de toute une génération africaine : Partir ou rester. Pour Writter, le départ est loin d'être un acte héroïque. Il se révèle plutôt comme un drame moral. C'est infliger une douleur irréparable à sa famille, c'est trahir un ancrage affectif et renoncer à une responsabilité envers la terre natale.

À travers ce dilemme, Writter met en œuvre une rhétorique de la fatalité. Une rhétorique qui donne forme à une culpabilité fondatrice et à un héroïsme inversé. Un héroïsme fondé non sur l'action, mais sur la lucidité du renoncement. Le roman, à la fois récit de conscience et manifeste moral, déconstruit le mythe postcolonial du départ salvateur en lui opposant une vision éthique du « non-retour ». Le héros est paralysé. Il devient le symbole d'une résistance silencieuse. Le symbole d'un refus d'adhérer à l'illusion occidentale du bonheur ailleurs. Ce renversement fait de *La Route du non-retour* une œuvre charnière dans la réécriture des imaginaires africains. Un imaginaire où l'horizon du

salut n'est plus à l'extérieur, mais dans la reconnaissance de soi et la reconstruction du territoire natal. Dès lors, la présente étude interroge : comment *La Route du non-retour* déconstruit-elle le mythe postcolonial du départ salvateur à travers une rhétorique de la fatalité ? En outre, en quoi la mise en scène d'un héros paralysé, partagé entre l'appel du départ et la fidélité au lieu d'origine, construit-elle un discours de l'anti-exode fondé sur une éthique du renoncement et de la responsabilité ? Par ailleurs, quelle fonction esthétique et morale la culpabilité joue-t-elle dans la représentation du départ et du « non-retour » ? Enfin, en quoi le choix du renoncement devient-il une forme d'héroïsme éthique dans le contexte du désenchantement migratoire ?

L'étude poursuit un double objectif. Le premier est d'analyser comment Writter mobilise les procédés narratifs, symboliques et rhétoriques pour transformer le départ en drame intérieur et moral. Le second consiste à mettre en lumière le « non-retour » comme résistance à la tentation de l'illusion occidentale, et comme une réaffirmation d'une éthique du lieu. En somme, il est question, à travers l'analyse de l'œuvre, de montrer que l'esthétique narrative de Writter s'inscrit dans une mutation discursive plus large de la littérature africaine contemporaine. Une mutation discursive où le mythe du départ est remplacé par celui de l'immobilité et de la résignation éclairée. Les hypothèses de l'étude reposent sur deux axes complémentaires. Le premier est : dans *La Route du non-retour*, la rhétorique de la fatalité exprime la crise morale et existentielle du sujet africain contemporain, déchiré entre devoir filial et aspiration illusoire à la modernité. Le second stipule que l'héroïsme inversé repose sur la lucidité du renoncement, érigeant l'immobilité en acte de résistance face au discours dominant de l'exode.

Pour mener à bien cette étude, l'on fera appel à trois outils théoriques. Le premier est la rhétorique du discours moral et existentiel développé par Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca (1958) dans *Traité de l'argumentation. La Nouvelle Rhétorique* et Roland Barthes (1953) dans *Le degré zéro de l'écriture*. Il sera utilisé pour analyser les figures du pathos et de la persuasion. Le deuxième outil est celui de la philosophie de l'absurde et de la lucidité tragique de Albert Camus (1942) dans *Le Mythe de Sisyphe* et Jean-Paul Sartre (1943), dans *L'Être et le Néant*. Ce deuxième outil va aider à éclairer le choix du renoncement et du non-sens existentiel. Le troisième est la théorie postcoloniale et la critique du développementalisme de Achille Mbembe (2000) dans *De la postcolonie* et Valentin-Yves Mudimbe (1988) dans *L'invention de l'Afrique*. Ces deux outils vont permettre de

replacer l'anti-exode dans le débat sur la dépendance et l'autonomie africaines.

L'étude s'organise autour de deux grands axes complémentaires, chacun structuré en trois sous-points. Dans un premier temps, il s'agira d'examiner la rhétorique de la fatalité, à travers laquelle Constantin Writter transforme le rêve migratoire en un drame intérieur. Cette première partie analysera successivement le lexique du désenchantement, la symbolique du départ et la mise en scène du dilemme existentiel qui habite le protagoniste. Dans un second temps, l'analyse portera sur l'héroïsme inversé et le discours de l'anti-exode, où s'élabore une véritable poétique du renoncement et une critique du mythe postcolonial. Trois dimensions y seront abordées : la déconstruction du mythe du héros migrant, la culpabilité filiale comme ancrage moral, et enfin l'immobilité comme forme de résistance et de lucidité éthique. Toutefois, avant d'aborder ces deux axes, il convient de préciser la méthodologie retenue pour l'analyse.

I. Méthodologie

La présente étude adopte une approche qualitative interprétative. Elle est fondée sur l'analyse du texte littéraire comme espace de production de sens symbolique, moral et idéologique. Il ne s'agit pas de mesurer des phénomènes, mais de comprendre les logiques discursives par lesquelles *La Route du non-retour* élabore une rhétorique de la fatalité et une figure d'héroïsme inversé. La méthodologie est ainsi étroitement articulée au plan de l'analyse et se déploie de manière progressive, selon quatre démarches complémentaires qui se répondent et se renforcent mutuellement.

Dans un premier temps, l'étude procède à une analyse textuelle et rhétorique des séquences clés du roman. Cette étape, qui correspond principalement au premier axe du travail (rhétorique de la fatalité), consiste à examiner le lexique, les figures et les procédés narratifs liés à la peur, à la culpabilité, au regret et à l'irréversibilité du départ. En mobilisant les outils de la rhétorique du discours moral et existentiel (Barthes, Perelman et Olbrechts-Tyteca), l'analyse met en évidence la manière dont Constantin Writter inscrit la fatalité non dans l'événement du départ, mais au cœur de la conscience du protagoniste. Le texte est ainsi lu comme un espace où le drame migratoire se transforme en drame intérieur.

Dans un second temps, cette analyse formelle est prolongée par une lecture thématique, centrée sur la dialectique du départ et de

l'enracinement. Cette démarche permet de structurer l'interprétation autour des grands motifs du roman (hésitation, fidélité filiale, immobilité, responsabilité) et d'éclairer leur fonction dans la construction d'un héroïsme inversé. Elle correspond aux sous-parties consacrées à la déconstruction du mythe du héros migrant et à la revalorisation de l'ancrage affectif. L'hésitation du personnage est alors interprétée comme un lieu d'élaboration éthique et non comme un simple échec narratif.

Dans un troisième temps, l'étude inscrit ces résultats dans une contextualisation idéologique postcoloniale. En s'appuyant sur les travaux de Mudimbé et de Mbembé, cette étape permet d'examiner comment le roman déconstruit l'imaginaire postcolonial du départ salvateur et du progrès importé. Cette lecture éclaire le troisième axe de l'analyse. Un axe consacré à l'immobilité comme résistance et à la poétique du renoncement. Il montre que le non-retour relève d'une désobéissance symbolique face au discours dominant de l'exode.

Enfin, l'analyse est complétée par une approche intertextuelle. Cette dernière met en relation *La Route du non-retour* avec d'autres œuvres africaines traitant du départ et de l'exil (Fatou Diome, Alain Mabanckou). Cette comparaison permet de situer le roman de Writter dans le courant plus large du désenchantement migratoire. Elle souligne ainsi sa spécificité en montrant que là où d'autres récits dénoncent l'échec de l'exil, Writter fait du refus même du départ un geste poétique et politique.

Ainsi conçue, la méthodologie ne juxtapose pas des outils hétérogènes, mais les articule dans une progression cohérente allant du texte à l'idéologie, du micro-discursif au macro-symbolique. Cette complémentarité méthodologique permet d'appréhender *La Route du non-retour* à la fois comme une œuvre esthétique, un drame de la conscience et un discours critique sur les imaginaires contemporains de la mobilité africaine.

II. Rhétorique de la fatalité : du rêve migratoire à la conscience du drame

Dans *La Route du non-retour*, Constantin Writter transforme le rêve migratoire en une véritable tragédie intérieure. Loin de célébrer la mobilité comme horizon de liberté, le roman en dévoile la face sombre. Ainsi, la peur, la culpabilité et le regret composent le lexique d'un désenchantement profond. Le départ, initialement perçu comme une promesse d'émancipation, se mue en piège symbolique où s'efface la

frontière entre désir et fatalité. À travers une écriture introspective et un tempo narratif ralenti, Writter fait de la gare, espace du seuil et de l'attente, le théâtre d'un choix difficile voire un dilemme. Ainsi, la rhétorique de la fatalité devient le cadre d'une conscience en crise. Un cadre où le drame migratoire se joue non dans le voyage, mais dans la décision même de partir.

2.1 Lexique et figures du désenchantement

Dans *La Route du non-retour*, Constantin Writter construit le désenchantement à travers une écriture du lexique affectif. Une écriture où se croisent la peur, la culpabilité, la honte et le regret. L'analyse du champ sémantique de ces émotions révèle une véritable poétique de la fatalité. Une poétique où les mots deviennent les marqueurs d'un drame intérieur. Ces récurrences lexicales traduisent un sentiment d'impuissance et d'inéluctabilité. Le ton pessimiste qui en découle renverse la symbolique du départ : celui-ci n'est plus un signe d'espérance, mais le symbole d'une perte irréversible. Dantani, le protagoniste, exprime son expérience migratoire à travers une rhétorique du désenchantement. Une rhétorique faite d'images de piège, de déception et de frustration. Dans une lettre à ses parents, il écrit :

« Chers parents, salut ! Je suis très content de vous écrire. Mais je suis en même temps triste de la situation dans laquelle je suis actuellement. Je serai très long car j'ai vécu beaucoup de choses ici, en France (...) Papa et maman, je regrette encore de n'avoir pas suivi vos conseils et de m'être pas ouvert à vous ; ils m'auraient permis d'éviter le pétrin dans lequel je suis aujourd'hui. La situation dans laquelle je me trouve actuellement est très pénible, et je n'arrive pas à l'accepter. » (C. Writter, p. 183)

Ce passage illustre la métaphore de l'enfermement intérieur. Le personnage, prisonnier de ses choix, exprime une conscience douloureuse du destin. A ce sujet, Roland Barthes (1953) rappelle, dans *Le degré zéro de l'écriture* que le style n'est jamais neutre. En effet, le style engage une vision du monde. Chez Writter, la langue devient ainsi le lieu où s'inscrit une vision tragique du réel. Une vision dans laquelle la mobilité n'est plus synonyme d'ascension, mais de chute. Sur le plan rhétorique, l'emploi intensif des champs lexicaux négatifs (tristesse, regret, pénibilité, pétrin, culpabilité) renvoie à ce que Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca (1958) nomment, dans *Traité de l'argumentation. La Nouvelle Rhétorique*, la fonction pathétique du discours. Selon eux, l'émotion est un instrument d'adhésion. Elle

permet au lecteur d'entrer dans la logique affective du personnage et de partager son désarroi. Ainsi, lorsque Dantani avoue : « Papa et maman, je regrette encore de n'avoir pas suivi vos conseils et de ne m'être pas ouvert à vous » (Writter, p. 183), le pathos dépasse la simple émotion esthétique : il devient un mécanisme éthique. En effet, il transforme la souffrance individuelle en une conscience collective de l'échec migratoire.

De plus, la rhétorique du désenchantement chez Writter se construit par la répétition. Comme le note Barthes (1970) dans son essai *S/Z*, la récurrence d'un signe n'est pas une simple insistance stylistique. Elle produit du sens par la réitération. A ce titre, dans l'œuvre, les expressions « je partirai » (p. 111), « je dois partir » (p. 132), « je veux aller en France » (p. 154), ou encore « la route du non-retour » (pp. 156, 163, 178), créent une toile d'inévitabilité. Le langage lui-même devient le vecteur de la fatalité. L'acte de partir apparaît comme une répétition du destin, et non comme une décision libre. Par ailleurs, l'articulation entre lexique et syntaxe renforce cette impression d'enfermement. Les phrases courtes, les ellipses et les ruptures rythmiques traduisent un souffle coupé et un discours sous tension. Comme l'observe Gérard Genette (1972) dans *Figures III*, le rythme narratif et la gestion du temps traduisent souvent l'état intérieur du personnage. Chez Writter, la tension entre la rapidité de l'action et la lenteur introspective du discours reflète un déséquilibre profond : celui d'un sujet figé dans la culpabilité, pris entre le désir de partir et la peur de se perdre. Ainsi, la fatalité dans *La Route du non-retour* n'est pas seulement un thème du récit, mais une construction linguistique et symbolique. Par le choix des mots, la répétition et le rythme, Writter élabore une rhétorique du désenchantement. Une rhétorique où le départ se confond avec la perte, la liberté, la douleur de l'irréversible.

2.2. Le départ comme destin tragique

Dans *La Route du non-retour*, Constantin Writter met en scène le départ non pas comme un acte de liberté, mais plutôt comme un destin tragique. Un destin qui s'inscrit dans une logique de fatalité. Le texte repose sur une structure binaire (entrer ou retourner). Une structure qui annule toute possibilité intermédiaire. Cette polarisation narrative transforme le choix en un dilemme sans issue. Un dilemme où chaque option implique une perte. Ce procédé rejoint ce que Gérard Genette (1972) appelle, dans *Figures III*, une structuration du possible. Pour Genette, la narration enferme le personnage dans une trajectoire que le texte a déjà prédéterminée. Dès lors, le départ pour le Maroc afin d'atteindre l'Europe, précisément la France, dévient un passage par

excellence. Le Maroc pour la France devient le théâtre symbolique de la fatalité. Un lieu liminal que le héros va traverser, tout en étant conscient que son choix est irrémédiable. A cet effet, Dantani affirme à l'endroit de Daouda, son compagnon de route : « Je veux aller en France. Je veux vivre en Europe. C'est le paradis sur terre. Là-bas, je serai mille fois plus heureux » (p. 155).

La valeur tragique du départ se manifeste également par la moralisation du choix. Partir, pour Dantani, ce n'est pas seulement quitter un lieu, c'est transgresser un ordre moral et affectif. Le départ devient une faute envers la mère et la communauté, un abandon perçu comme une trahison :

« Je savais que mon acte n'allait pas plaire à mes parents, surtout à ma mère et à Keren (...) j'étais conscient de la peine que j'allais leur faire endurer (...) Ma mère était tout pour moi (...) Je réalisais que mon acte pourrait faire souffrir ma mère. Et Kéren va-t-elle me pardonner ? Et mon fils qui naîtra, va-t-il lui aussi me pardonner ? (...) J'avais maintenant le choix. Soit j'entre dans la gare pour prendre le car afin d'aller à la découverte d'un nouveau monde que j'ignore, soit je retourne à la maison et je continue ma vie. Je trouvais ce dilemme, apparemment simple, assez difficile à résoudre. » (C. Writter, pp. 137-138)

Cette dimension éthique inscrit la migration dans une filiation avec la tragédie antique, où l'acte individuel entraîne des conséquences collectives. L'opposition entre devoir filial et aspiration personnelle évoque les tensions dans *Œdipe Roi* de Sophocle (1877) : le héros agit malgré lui. Il est condamné à accomplir un destin qu'il ne comprend qu'après coup. Cette tension rejoint la réflexion d'Albert Camus (1942) dans *Le Mythe de Sisyphe*. Une réflexion selon laquelle la grandeur de l'homme réside dans la lucidité face à l'absurde. Le protagoniste Dantani ne trouve pas la rédemption dans l'action, mais dans la prise de conscience du non-sens de son choix. Ainsi, le renoncement devient la seule forme d'héroïsme possible. Il n'est pas une abdication, mais une acceptation lucide de la condition humaine. De même, Jean-Paul Sartre (1943), dans *L'Être et le Néant*, montre que la liberté peut être une malédiction dès lors que l'homme doit choisir sans échappatoire. C'est exactement le paradoxe que Writter met en récit à travers le dilemme de Dantani.

En outre, du point de vue symbolique, le roman opère un glissement sémantique. Le voyage, autrefois promesse d'ascension

sociale et de rédemption, devient un geste tragique, porteur de conséquences irréversibles. Writter renverse ainsi la mythologie postcoloniale du départ salvateur pour en révéler l'envers à travers la perte de soi, la culpabilité, la désillusion. Cette perspective rejoint les analyses d'Achille Mbembe (2000) dans *De la postcolonie* et Valentin-Yves Mudimbe (1988) dans *L'invention de l'Afrique*. Ces derniers montrent que les imaginaires africains de la modernité restent prisonniers des représentations héritées de la colonisation. Le départ vers l'Europe, dans cette logique, relève moins d'un choix que d'un désir construit par l'histoire, une illusion d'émancipation façonnée par le discours du progrès occidental. Chez Writter, le destin individuel de Dantani devient ainsi l'allégorie d'une fatalité collective, celle d'un continent en quête d'un ailleurs. Un continent condamné à répéter le cycle du désenchantement.

En somme, le départ tragique dans *La Route du non-retour* n'est pas seulement l'histoire d'un homme hésitant à franchir un seuil ; il est la métaphore d'un destin historique et symbolique. Le destin d'une Afrique qui se confronte à ses propres impasses. Des impasses entre aspiration à la modernité et peur de la perte de soi.

2.3. L'écriture du dilemme : narration intérieure et tempo ralenti, la gare comme espace symbolique

La scène de la gare, dans *La Route du non-retour*, constitue un moment nodal de la conscience tragique du protagoniste. Constantin Writter y met en œuvre une écriture introspective qui repose sur la focalisation interne et le discours indirect libre. Ces deux procédés permettant de faire coïncider la temporalité narrative avec le rythme intérieur de la pensée. A ce sujet, Gérard Genette (1972), dans *Figures III*, explique que la variation de la durée et de la focalisation suspend le flux de l'action au profit de l'exploration de la conscience. Le récit ralentit non par inertie, mais plutôt pour se replier sur la méditation du sujet. Un repli et une méditation où chaque hésitation devient un acte dramatique. A cet effet, le tempo ralenti s'incarne dans une série de dispositifs stylistiques à travers les énumérations introspectives, les digressions mémorielles, les ruptures syntaxiques et les anaphores rythmiques. Ces procédés dilatent le temps diégétique afin de créer un présent de conscience. Un présent où le dilemme se vit dans la lenteur et la répétition.

Le ralentissement narratif ne constitue donc pas un simple ornement stylistique : il fonctionne comme un instrument de dramatisation psychique. Philippe Hamon (1983), dans *Le Personnel du roman*, souligne que le ralentissement du temps narratif concentre

l'action dans la conscience. Cela transforme ainsi l'événement extérieur en drame intérieur. L'extrait suivant illustre clairement ce procédé :

« Un jour, je me levai de bonne heure, chargeai mon sac d'écolier de quelques vêtements et de vivres et pris la direction de la gare en marchant (...) soudain, je m'arrêtai et commençai à pleurer (...) Ma mère est tout pour moi. Pourquoi alors lui faire subir tout cela ? me questionnai-je. Ne mérite-t-elle pas mieux que ça ? Comment allait-elle comprendre mon acte ? Toutes ces questions défilaient dans ma tête (...) Bizarrement lorsque je levai ma tête, j'étais déjà arrivé à la gare. Je ne comprenais pas comment j'avais fait pour arriver si vite. J'avais maintenant le choix. Soit j'entre dans la gare pour prendre le car (...) soit je retourne à la maison. » (C. Ritter, pp. 137-138)

Cette écriture du dilemme remplit une double fonction. D'une part, elle installe un effet d'irrévocabilité : le lecteur perçoit que la décision est imminente et définitive. D'autre part, elle ouvre un espace mémoriel. Un espace peuplé d'images du foyer et de la mère. Ces réminiscences transforment le choix migratoire en question morale et symbolique : partir, c'est rompre un lien, trahir une mémoire, désobéir à un héritage. Paul Ricœur (1984), dans *Temps et récit II*, montre que la mémoire narrative constitue une médiation entre l'identité personnelle et l'histoire collective. En effet, c'est précisément de cette articulation entre intime et collectif dont Ritter fait cas dans la scène de la gare. Le paradoxe temporel du passage, entre vitesse du mouvement et lenteur de la conscience, accentue la tension tragique. Tandis que le lexique exprime la hâte (« je suis arrivé si vite »), la syntaxe s'allonge, se fragmente, se suspend. Ce contraste entre accélération physique et dilatation mentale traduit la fracture du sujet : Dantani est partagé entre le désir de partir et la peur du retour. Le texte met en scène non seulement la lenteur d'une décision, mais aussi l'expérience subjective d'un temps suspendu : ce « présent tragique » où le héros prend conscience de son impuissance face à la fatalité.

En outre, la gare revêt une portée hautement symbolique. Espace liminaire par excellence, elle condense la tension entre « ici » et « ailleurs », entre « enracinement » et « déracinement ». Si l'on s'inscrit dans la perspective de Victor Turner (1996) dans *Le Processus rituel*, l'on parlera d'espace-limite ; c'est-à-dire un espace où les identités se suspendent et se redéfinissent. Chez Ritter, la gare devient un théâtre moral. C'est le lieu où s'affrontent le devoir filial, la culpabilité et le

désir d'émancipation : « Soit j'entre dans la gare pour prendre le car afin d'aller à la découverte d'un nouveau monde que j'ignore, soit je retourne à la maison et je continue ma vie. Je trouvais ce dilemme, apparemment simple, assez difficile à résoudre. » (Writter, p. 138) Ce motif du seuil s'inscrit dans une tradition plus large : celle de la littérature africaine contemporaine. Cela est palpable chez Fatou Diome (2003) avec *Le Ventre de l'Atlantique*, et chez Alain Mabanckou (1998) dans *Bleu-Blanc-Rouge*. Des espaces comme la gare, le port ou encore l'aéroport font figure de lieux de fracture symbolique. Des lieux où le rêve d'ailleurs s'accompagne de la perte de soi.

En somme, l'écriture du dilemme chez Writter associe forme narrative, temporalité ralentie et symbolique de l'espace pour figurer le poids de la fatalité. Le départ ne se joue plus dans l'action, mais dans la lenteur réflexive d'une conscience en crise. Par cette esthétique du suspens existentiel, Writter fait de la pensée le véritable lieu du drame.

Tableau I : Récapitulatif de la Rhétorique de la fatalité dans *La Route du non-retour* de Constantin Writter

Axes d'analyse	Procédés et marqueurs textuels	Références théoriques	Effets / Enjeux symboliques
<p>Lexique et figures du désenchantement Construction d'un champ lexical affectif (peur, regret, culpabilité, honte) exprimant une poétique de la fatalité.</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Répétitions : « je partirai », « je veux aller en France », « route du non-retour ». - Champs lexicaux négatifs : tristesse, regret, pénibilité. - Métaphores du piège, du pétrin, de la fermeture. - Syntaxe brisée, phrases courtes. 	<p>Barthes (1953) Perelman (1958) Genette (1972)</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Le lexique traduit un drame intérieur et une impuissance existentielle. - Le départ devient synonyme de perte et de chute, non d'émancipation - La répétition lexicalise la fatalité.
<p>Le départ comme destin tragique Le départ n'est pas un acte libre mais un choix contraint entre deux pertes (entrer / retourner). La structure narrative crée une polarité sans échappatoire.</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Structure binaire : « entrer ou retourner ». - Dilemme moral face à la mère et la communauté. - Symboles du seuil (Maroc, gare). - Figures de l'aveuglement et de la faute. 	<p>Genette (1972) Camus (1942) Sartre, (1943) Mbembe, (2000) Mudimbe, (1988).</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Transformation du voyage en destin tragique. - Dimension morale : la migration devient faute et trahison. - Allégorie de la fatalité historique africaine (illusion du progrès,

Axes d'analyse	Procédés et marqueurs textuels	Références théoriques	Effets / Enjeux symboliques
			dépendance postcoloniale).
<p>L'écriture du dilemme : narration intérieure et tempo ralenti</p> <p>Le récit privilégie la temporalité introspective : la décision est suspendue, vécue comme drame de conscience.</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Focalisation interne, discours indirect libre. - Ralentissement narratif : digressions, anaphores, pauses réflexives. - Contraste entre vitesse du déplacement et lenteur du temps intérieur. - Symbolique de la gare comme espace-limite. 	<p>Genette, (1972) Hamon (1983) Ricœur, (1984) : Turner (1996)</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Le temps suspendu exprime la crise morale et existentielle. - La gare = seuil symbolique entre enracinement et déracinement. - L'acte de penser devient le lieu du drame tragique. - La lenteur transforme le choix en épreuve intérieure.

3. De l'héroïsme inversé au discours de l'anti-exode : poétique du renoncement et critique du mythe postcolonial

Dans *La Route du non-retour*, Constantin Writter opère un renversement profond du modèle héroïque issu du mythe migratoire. Le départ n'y incarne plus la conquête, mais la crise morale d'un sujet lucide face à ses limites et à sa responsabilité. À travers la culpabilité filiale, la fidélité au lieu d'origine et le choix du non-retour, le roman érige l'immobilité en acte de résistance et de dignité. Cette poétique du renoncement inscrit l'œuvre dans une critique du mythe postcolonial de la fuite salvatrice. Elle substitue à l'idéologie du progrès importé une éthique du lieu, de la conscience et du soin.

3.1. Déconstruction du mythe du héros migrant : de l'action à la lucidité morale

Dans *La Route du non-retour*, Constantin Writter s'éloigne radicalement de la figure traditionnelle du migrant héroïque telle qu'elle se manifeste dans de nombreux récits postcoloniaux comme *Loin de mon village c'est la brousse* de Sayouba Traoré (2005). Là où le héros classique se définit par sa capacité à agir, à franchir les frontières et à conquérir l'ailleurs, le protagoniste de Writter, Dantani, se distingue par son incapacité à agir pleinement et par sa conscience douloureuse de cette impuissance. Le départ, loin d'être une aventure triomphante, devient une épreuve morale, un moment d'introspection où l'individu

mesure les limites de sa liberté. Ainsi, Writter substitue à la rhétorique de la réussite migratoire une éthique de la lucidité. Cette déconstruction du mythe du héros migrant repose d'abord sur une inversion des codes narratifs de l'épopée. Là où le récit du départ est souvent marqué par la grandeur du projet et la force de la détermination, Writter introduit l'hésitation, la peur et la culpabilité comme des moteurs de l'action.

« Après de longues heures assis sur une brique devant la gare (...) je décidai de retourner à la maison. Je trouvais que j'allais trop faire souffrir mes poches. Alors je préfèrai rester avec tous ceux qui m'ont vu grandir. Il y avait beaucoup de personnes devant la gare. Je me dis que certainement plusieurs d'entre eux partaient à l'aventure. Je me levai de la brique où j'étais assis en lançant un regard triste à ceux qui m'entouraient (...) J'entrai dans ma chambre (...) Je repensai à l'acte que j'étais sur le point de commettre. Je me senti très nul. Je m'en voulais beaucoup. » (C. Writter, p. 138)

Le voyage de Dantani n'est pas linéaire. Il est scandé par le doute, l'attente et le regret. Ce renversement transforme le motif du départ en un espace de crise existentielle. Un espace où la conscience du personnage devient le véritable champ de bataille. L'héroïsme ne réside plus dans le dépassement du danger extérieur, mais dans la résistance intérieure face à la tentation de l'aveuglement. Cette posture rejoint la pensée d'Albert Camus (1942) dans *Le Mythe de Sisyphe*. Pour Camus, l'homme absurde n'est pas celui qui espère un salut, mais plutôt celui qui affronte lucidement le non-sens de son existence. Dantani, comme Sisyphe, découvre que son geste, partir, fuir, s'élever, n'a pas le pouvoir de lui donner un sens durable. Le départ ne résout rien. Au contraire, il révèle seulement l'ampleur du vide moral et affectif. Pourtant, cette lucidité, loin d'être un signe de faiblesse, devient une forme paradoxale de grandeur. En renonçant à l'illusion du succès, Dantani accède à une noblesse tragique, celle de l'homme qui sait et assume.

Le roman opère ainsi une transition de l'action vers la conscience. La narration privilégie les scènes d'introspection, les monologues intérieurs et les lettres qui exposent la fragilité du protagoniste. Le style même de Writter, phrases brisées, rythme ralenti, tonalité méditative, traduit cette tension entre désir d'agir et incapacité à se convaincre. Le héros devient un sujet en suspens. Un sujet figé dans le moment du choix. Cette suspension narrative déconstruit le mythe du migrant conquérant : au lieu d'un mouvement vers l'avant, le texte propose une

circularité réflexive, où le personnage se confronte sans cesse à ses contradictions. Par ailleurs, cette réécriture de l'héroïsme s'inscrit dans une perspective éthique et collective. Dantani ne se pose plus en modèle à imiter, mais en figure d'avertissement. Son destin illustre la désillusion d'une génération fascinée par le mythe de l'ailleurs. L'hésitation devient alors un acte de résistance contre le discours dominant de la réussite migratoire. En reconnaissant ses erreurs, le protagoniste accomplit un geste moral : celui du retour sur soi. À travers lui, Writter substitue à l'idéologie du départ salvateur une éthique du discernement, une prise de conscience du prix humain de la mobilité.

En somme, *La Route du non-retour* déconstruit le mythe du héros migrant en déplaçant le centre de gravité du récit. L'œuvre procède du faire vers le savoir, de l'action vers la lucidité. Loin de glorifier le départ, Writter en fait le lieu d'une révélation morale. Dans cette perspective, la grandeur du héros ne se mesure plus à son succès, mais plutôt à sa capacité d'affronter la vérité de sa condition. Ce passage de l'héroïsme conquérant à la conscience tragique inscrit le roman dans une esthétique de la désillusion active. Une esthétique où la clairvoyance vaut plus que la victoire.

3.2. Culpabilité et fidélité filiale : l'ancrage affectif comme valeur héroïque

Dans l'œuvre de Constantin Writter, le lien à la mère constitue le cœur éthique du récit et le véritable contrepoids à la tentation du départ. La figure maternelle ne représente pas seulement la tendresse ou la nostalgie du foyer, mais aussi un principe moral, une force d'ancrage. Une force qui empêche la dissolution du sujet dans le rêve migratoire. À travers la relation entre Dantani et sa mère, Writter oppose à l'individualisme conquérant du migrant moderne une éthique de la responsabilité affective. Le héros n'est plus celui qui part, mais celui qui comprend le poids de son absence. Ce renversement s'inscrit dans une critique plus large du mythe postcolonial de la réussite. Dans l'imaginaire social, partir, c'est échapper à la misère et accomplir son destin. Pourtant, chez Writter, le départ devient une trahison morale, un geste d'ingratitude envers la mère, la famille et la communauté. Le personnage Dantani se trouve ainsi prisonnier d'un double mouvement : l'appel de l'ailleurs et la fidélité au foyer.

Ce conflit entre désir et devoir donne naissance à un drame de conscience. Un drame où la culpabilité n'est pas une faiblesse mais un signe d'humanité. Lorsqu'il hésite à monter dans le car, il ne lutte pas seulement contre la peur du voyage, mais contre la blessure qu'il infligerait à celle qui l'a porté. Le texte se charge alors d'une tension

sacrée : partir, c'est trahir ; rester, c'est aimer. Cette tension éthique rejoint la réflexion de Paul Ricœur (1990) dans *Soi-même comme un autre*. Il y montre que la responsabilité est pensée comme une réponse à l'autre. En effet, être responsable c'est reconnaître que son acte a un impact sur autrui, et en assumer la conséquence. Dans cette perspective, la fidélité de Dantani envers sa mère prend la valeur d'un acte héroïque inversé. Il ne s'agit plus de vaincre le monde extérieur, mais de résister à la tentation de l'égoïsme. La culpabilité, loin d'être paralysante, devient une éthique de la relation. Elle témoigne du lien indestructible entre soi et autrui, entre individu et communauté. C'est dans cette conscience de la dette affective que réside la grandeur morale du personnage.

« Je savais que mon acte n'allait pas plaire à mes parents, surtout à ma mère (...) J'étais très proche de ma mère et je ne voulais pas lui faire subir tout ce mal. Il y avait une certaine intimité entre elle et moi, de telle sorte qu'elle me comprenait très facilement. Elle aimait me raconter des histoires, m'envoyer acheter des condiments au marché et me conseilla beaucoup. Ma mère est tout pour moi (...) Ne mérite-t-elle pas mieux que ça ? » (C. Ritter, pp. 137-138)

Ritter inscrit ainsi la maternité dans une symbolique à la fois intime et collective. La mère représente la mémoire du pays, la continuité du sang et de la terre. En la quittant, Dantani ne rompt pas seulement un lien personnel, mais tout un ordre moral fondé sur la solidarité et la reconnaissance. L'écriture du roman multiplie les évocations du souvenir maternel : l'intimité, la compréhension, les histoires, les conseils, reviennent dans les moments de doute comme autant d'images tutélaires. Ce ressassement crée une présence spirituelle qui hante la conscience du héros et l'empêche de s'abandonner au rêve de l'ailleurs. L'amour filial devient alors une valeur de résistance. Il s'oppose à la logique de la fuite et du désenchantement. Du point de vue narratif, cette culpabilité est mise en scène à travers la focalisation interne et le discours introspectif. Le lecteur partage les pensées de Dantani, ses repentirs, ses remords. Le style, marqué par des interrogations récurrentes telles que « Comment allait-elle comprendre mon acte ? », « Ma mère me pardonnera-t-elle ? », « Ne mérite-t-elle pas mieux que ça » (PP. 137-138). Cela traduit la tension morale du personnage.

L'écriture du scrupule confère au récit une tonalité quasi confessionnelle. Une tonalité où chaque phrase devient un effort de justification. Le héros ne parle pas pour convaincre, mais pour se réconcilier avec sa conscience : « Je décidai de retourner à la maison. Je trouvais que j'allais trop faire souffrir mes poches (...) je préférerais rester avec tous ceux qui m'ont vu grandir. Je me senti très nul. » (P. 138). Ainsi, l'intimité du discours renforce la dimension tragique du lien filial : l'amour devient fardeau, et la fidélité, souffrance. En remplaçant la culpabilité au centre du récit, Writter transforme la vulnérabilité en valeur héroïque. Dans un monde où la réussite se mesure à la mobilité, reconnaître sa dette envers ceux qui restent est un acte de courage.

En somme, l'héroïsme du roman n'est donc pas celui de la conquête, mais plutôt celui de la fidélité silencieuse. La mère incarne la permanence du sens, le rappel que tout départ implique un arrachement. En ce sens, *La Route du non-retour* propose une relecture morale du mythe migratoire où partir n'est pas seulement traverser un espace, c'est risquer de se perdre soi-même. Le véritable héros, chez Writter, est celui qui ose rester, non par peur, mais par amour conscient.

3.3. L'immobilité comme résistance : du non-retour à la poétique du renoncement

Dans son œuvre romanesque *La Route du non-retour*, Constantin Writter renverse le paradigme héroïque traditionnel et déconstruit le mythe migratoire. Loin de symboliser l'échec ou la résignation, le renoncement au départ devient un acte de lucidité et de résistance morale. Le protagoniste, Dantani, accède à une forme de grandeur éthique non pas en partant, mais en choisissant de demeurer au seuil, dans cet entre-deux de la conscience où la décision devient l'épreuve suprême. Ce refus d'obéir à l'injonction du départ équivaut à un geste d'émancipation intellectuelle. En effet, il rejette la croyance selon laquelle le salut ne peut venir que de l'extérieur, pour affirmer la dignité du lieu d'origine. Cette posture s'inscrit dans une critique du mythe postcolonial de la fuite salvatrice. Achille Mbembe (2000) dénonce la persistance d'un imaginaire de dépendance où l'Occident continue de fonctionner comme centre symbolique de légitimité. De son côté, Valentin-Yves Mudimbe (1988), met en évidence la tension entre appropriation et aliénation des modèles venus d'ailleurs, qui marque la modernité africaine. En ce sens, le renoncement de Dantani s'apparente à une désobéissance épistémique, pour reprendre le concept de Walter Mignolo (2009). En effet, l'on est en présence d'une réappropriation du droit de penser, de rêver et de construire à partir du local. Refuser de

partir, c'est refuser de reconduire le récit postcolonial du manque, celui d'une Afrique condamnée à chercher hors d'elle-même la promesse de son avenir.

La portée de ce geste dépasse le cadre individuel. Le non-retour devient une éthique collective. Writter y inscrit un appel à la reconstruction intérieure et communautaire. L'anti-exode qu'il met en scène ne se réduit pas à une simple immobilité géographique, mais elle s'interprète comme une fidélité au réel, au territoire et à la mémoire. Le roman valorise ainsi ce que Mbembe (2000) appelle une politique de la proximité, c'est-à-dire une reconquête du rapport au sol, au quotidien et à la responsabilité partagée. En effet, refuser de partir revient alors à résister au fantasme du progrès importé, à affirmer des valeurs de continuité, de patience et de soin. Autant de vertus opposées à la logique de l'urgence et du consumérisme migratoire. Ainsi, l'immobilité se transforme dès lors en contre-odyssée. Une contre-odyssée où la dignité ne se mesure plus à la distance parcourue, mais à la profondeur de la conscience. Writter illustre cette poétique du renoncement à travers la figure de Modibo, le cousin de Dantani, symbole du choix de rester et de construire :

« Je me suis fixé un objectif : celui de rester au pays et de me battre pour réaliser mon rêve. J'avais pour ambition de changer le système éducatif de mon pays. (...) Ce ne fut pas facile (...) En tout cas, ce système a beaucoup changé, puisque les résultats sont littéralement meilleurs (...) Ce qui me réjouit, c'est que ma technique a réussi. En changeant le système éducatif, j'ai réussi à changer la mentalité de mes concitoyens. Et de ce fait, tous les domaines comme par exemple la santé, la culture, le droit et l'armée ont été positivement touchés. » (C. Writter, p. 190)

Cette éthique du lieu s'inscrit dans un courant plus large du désenchantement migratoire qui traverse la littérature africaine contemporaine. Comme Fatou Diome (2003) dans *Le Ventre de l'Atlantique*, Writter met en lumière les illusions du départ et la violence symbolique du rêve européen. Chez Diome, la mer incarne la frontière infranchissable entre le désir et la désillusion. Chez Writter, c'est la gare, lieu d'attente et de non-départ, qui concentre cette tension. De même, Alain Mabanckou (1998), dans *Bleu-Blanc-Rouge*, met en scène la désagrégation identitaire du migrant congolais. Un migrant prisonnier de son idéal occidental. Mais là où ces auteurs montrent

l'échec du rêve migratoire, Writter radicalise le geste. En effet, il fait du refus même de rêver d'un ailleurs un acte poétique et politique.

En somme, la poétique du renoncement que déploie *La Route du non-retour* repose sur une triple subversion. D'abord éthique, parce qu'elle redéfinit la grandeur comme lucidité morale. Ensuite idéologique, parce qu'elle conteste le récit occidental du progrès. Enfin esthétique, parce qu'elle fonde le drame non dans l'action, mais dans la conscience. En choisissant de rester, il ne renonce pas à la liberté, il en redéfinit tout simplement le sens. La liberté cesse d'être un mouvement pour devenir une fidélité à soi. C'est là que s'invente, chez Writter, un nouvel héroïsme : celui d'une immobilité active, d'une résistance intérieure. Cela transforme le non-retour en un acte d'espérance et en une réappropriation du destin collectif

Tableau II : Récapitulatif de l'héroïsme inversé au discours de l'anti-exode dans *La Route du non-retour* de Constantin Writter

Axes d'analyse	Procédés et marqueurs textuels	Références théoriques	Effets / Enjeux symboliques
<p>Déconstruction du mythe du héros migrant : de l'action à la lucidité morale</p> <p>Le protagoniste Dantani incarne un héros introspectif, dont la grandeur réside non dans l'action mais dans la conscience de ses limites.</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Focalisation interne et monologue intérieur - Syntaxe fragmentée, rythme ralenti, tonalité méditative - Lexique du doute, de la peur, de la culpabilité - Structure cyclique (hésitation, retour sur soi) 	<p>Camus (1942)</p> <p>Genette (1972)</p> <p>Hamon (1983)</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Passage de l'action à la conscience. - Subversion du modèle épique et critique du mythe du migrant conquérant. - Héroïsme défini par la lucidité et la conscience tragique.

Axes d'analyse	Procédés et marqueurs textuels	Références théoriques	Effets / Enjeux symboliques
<p>Culpabilité et fidélité filiale : l'ancrage affectif comme valeur héroïque</p> <p>Le lien à la mère devient principe éthique et force de résistance face à la tentation du départ.</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Focalisation interne, introspection morale - Lexique de la tendresse et de la culpabilité - Discours confessionnel et interrogatif - Répétitions et anaphores affectives (« Ma mère... », « Pourquoi lui faire cela ? ») 	<p>Genette (1972) Riceur (1990)</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Transformation de la culpabilité en héroïsme moral. - Valorisation de la fidélité, de la dette affective et du lien communautaire. - La mère symbolise la mémoire et la continuité du territoire.
<p>L'immobilité comme résistance : du non-retour à la poétique du renoncement</p> <p>Le refus du départ s'impose comme un acte de lucidité, de résistance idéologique et de fidélité au réel.</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Symbolique du seuil et de la gare - Opposition entre hâte physique et lenteur introspective - Dialogues de conviction (Modibo, figure du "restant") - Intertextualité : Diome, Mabanckou. 	<p>Mbembe (2000) Mudimbe (1988) Mignolo (2009) Turner (1969)</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Le non-retour devient acte de résistance au modèle occidental. - Affirmation de la dignité du lieu et de la politique de la proximité. - Redéfinition de la liberté : non plus mouvement, mais fidélité à soi et au territoire. - Héroïsme de l'immobilité et réappropriation du destin collectif.

Conclusion

Au terme de cette étude, il apparaît que *La Route du non-retour* de Constantin Writter opère une véritable subversion du mythe postcolonial du départ salvateur. Loin de glorifier la mobilité, le roman érige le renoncement en valeur morale et transforme l'inaction en forme supérieure de lucidité. À travers le refus de Dantani et la réussite de Modibo, Writter redéfinit l'héroïsme non plus comme la conquête de l'ailleurs, mais comme le courage de demeurer. Dans cette perspective,

l'« héroïsme inversé » du non-retour se fonde sur ce que Albert Camus (1942) a nommé la lucidité tragique. Cette lucidité est relative à l'absurde de la condition humaine. Elle ne cherche pas d'échappatoire. Ainsi, l'immobilité devient-elle une résistance à la fois existentielle et éthique. En outre, cette relecture du départ s'accompagne d'une revalorisation du lien filial et communautaire. Fidèle à la pensée de Paul Ricœur (1990), pour qui la responsabilité naît de la réponse à l'autre, Writter fait de la fidélité à la mère un principe moral supérieur à la réussite individuelle. Ici, la culpabilité, loin d'être une faiblesse, incarne la conscience du lien et du devoir. Dantani en refusant de blesser sa mère, réinvente un héroïsme de la responsabilité affective. Cet héroïsme substitue la fidélité à la gloire, l'amour à la conquête.

Du point de vue symbolique, l'œuvre s'inscrit dans la critique postcoloniale. En effet, le non-retour conteste l'imaginaire de dépendance selon lequel le salut africain se trouverait dans le départ vers l'Occident. En affirmant la dignité du lieu et de la valeur de « rester », Writter participe d'une désoccidentalisation du regard. Il concourt à la réhabilitation du réel africain comme un espace de sens et de création. Cette poétique du seuil que déploie la scène de la gare traduit alors ce que Perelman (1958) a appelé la rhétorique du raisonnable ; c'est-à-dire un discours moral fondé sur la persuasion intérieure, et non sur le triomphe. L'œuvre romanesque *La Route du non-retour* rejoint ainsi le courant du désenchantement migratoire incarné par Fatou Diome et Alain Mabanckou. Elle va au-delà pour dénoncer faire du refus de l'exode, un acte de liberté. Ainsi, le non-retour devient un horizon d'espérance, non pas par immobilisme, mais plutôt par reconquête de soi et du lieu. En somme, Writter propose un nouvel humanisme africain fondé sur la lucidité, la fidélité et la responsabilité. La liberté n'est plus la fuite, mais la présence. Dans cette poétique du renoncement, le héros ne s'élève pas en partant, mais en demeurant. Enfin, *La Route du non-retour* transforme la vulnérabilité en force, la culpabilité en sagesse, l'immobilité en acte de résistance morale et politique.

Références bibliographiques

- Barthes Roland. (1953). *Le degré zéro de l'écriture*. Seuil.
- Barthes Roland. (1970). *S/Z. Essai*. Seuil.
- Camus Albert. (1942). *Le Mythe de Sisyphe*. Gallimard.
- Diome Fatou. (2003). *Le Ventre de l'Atlantique*. Anne Carrière.
- Genette Gérard. (1972). *Figures III*. Seuil.

- Hamon Philipp. (1983). *Le personnel du roman : le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Emile Zola*. Droz.
- Mabanckou Alain. (1998). *Bleu-Blanc-Rouge*. Présence Africaine.
- Mateso Locha. 1986. *La Littérature africaine et sa critique*. Karthala/ACCT.
- Mbembé Achille. (2000). *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique de l'Afrique*. Karthala.
- Mudimbé Valentin-Yves. (1988). *L'invention de l'Afrique. Gnose, philosophie et ordre du savoir*. Présence Africaine. (Traduit en français en 2021).
- Mignolo D. Walter. (2009). Désobéissance épistémique, pensée indépendante et liberté décoloniale. *Théorie, Culture & Société*, 26 (7-8), 159-181.
- Perelman Chaïm et Olbrechts-Tyteca Lucie. (1958). *Traité de l'argumentation. La Nouvelle Rhétorique*, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- Ricœur Paul. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil.
- Ricœur Paul. (1983-1985). *Temps et récit* (Tome 1-3). Seuil.
- Sartre Jean-Paul. (1943). *L'Être et le Néant*. Gallimard.
- Sophocle. (2013). *Œdipe Roi* (Leconte de Lisle, Trad.). Lemerre. (Œuvre originale publiée en 1877)
- Tiaho Lamoussa. (2020). *L'esthétique littéraire de Jean-Marie Adiaffi*. Presses Universitaires.
- Traoré Sayouba. (2005). *Loin de mon village, c'est la brousse*. L'Harmattan.
- Tuner Victor. (1996). *Le Processus rituel*. Routledge.
- Writter Constantin. (2018). *La Route du non-retour*. Ecovie.

